Document généré le 25 avr. 2024 13:02

Québec français

Capitaine Canada

Véronique Nguyên-Duy et Suzanne Cotte

Numéro 120, hiver 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56010ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Nguyên-Duy, V. & Cotte, S. (2001). Capitaine Canada. *Québec français*, (120), 96–97.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

VÉRONIQUE NGUYÊN-DUY ET SUZANNE COTTE

CAPITAINE CANADA

Cette année, contrairement à nos habitudes ancestrales, le mois du souvenir fut le mois d'octobre et non le mois de novembre. En effet, entre la mort de Pierre Elliott Trudeau et la diffusion, par la SRC/CBC, d'une télésérie consacrée à l'histoire du Canada, c'est en octobre que nous nous sommes replongés, en un triple saut périlleux collectif, dans notre passé plus ou moins récent. À coups de « je t'aime papa » et de « je t'aime Canada », ce ne sont plus les feuilles mortes mais bien les nouveaux héros qui se ramassent à la pelle.

La mort de Pierre Elliott Trudeau, animal politique aussi charmant que redoutable, a en effet fourni aux médias une occasion de plus de se lancer dans une vaste entreprise de récupération idéologique et commerciale à laquelle personne, pas même ce fidèle Castro, n'a su résister. De la télédiffusion de l'enterrement aux témoignages de ceux qui ont ou auraient bien voulu le connaître, du cahier-souvenir aux mémoires-marathon diffusées en rafale, tout est devenu prétexte à célébrer la mémoire de celui qui fut immédiatement consacré comme le plusse-meilleur-homme politique de toute l'histoire du Canada. PET ne croyait probablement pas si bien dire lorsqu'il s'est exclamé devant les journalistes un certain soir d'octobre (décidément il n'y a pas de hasard) : « Just watch me ! ». Et bien nous avons « watché », jusqu'à l'indigestion, ces reprises des meilleurs moments de la confrontation « PET against all odds ». Nous avons « watché » car, fidèles à nos principes, « on veut pas le sawoir... On veux le woir ! ».

Et que veut-on voir au juste ? Des héros, plus grands que nature, des hommes et des femmes ordinaires que le destin transforme en êtres extraordinaires, bref, l'histoire avec un grand H, soit-elle inventée et à dormir debout. En témoignent les René Lévesque, Joseph-Armand Bombardier, Michel Chartrand et autres héros cathodiques. En témoigne aussi la toute dernière mouture historique de la SRC/CBC, diffusée chaque dimanche soir durant la saison d'automne-hiver.

Cette télésérie historique de trente heures et de 25 millions de dollars raconte l'histoire du Canada depuis les origines et est sans contredit la plus importante coproduction entreprise par les deux réseaux publics. Quinze équipes de production montréalaises et torontoises, devant produire, chacune, une émission de deux heures ; deux cents comédiens, deux narratrices, deux réalisateurs-coordonnateurs, deux compositeurs, deux réalisteurs de narration, deux réalisateurs pour le *making-of* ; tout ça, dans la perspective d'un Canada bilingue, « *from cut to cut* ».

Ceci sans compter l'armada de recherchistes, d'archivistes, d'historiens et de consultants de toutes sortes qu'on exhibe fièrement dans le *making-of*, question de rappeler, comme le fait si bien l'historien Jean-Claude Robert, qu'il « ne s'agit pas non plus de produire quelque chose qui va être une guimauve absolument douceâtre parce que ça sera mi-chair, mi-poisson mais [qu']on peut concilier les exigences de la méthode historique aux exigences de la communication télévisuelle ». Ce souci constant en matière de téléséries historiques, de souligner la véracité des faits représentés est d'autant plus important ici que les concepteurs et réalisateurs ont explicitement fait le choix de privilégier le récit et, partant, de cacher ces historiens qu'on ne saurait voir. « On invite le public à vivre dans une époque pendant deux heures

de temps. On ne voulait pas interrompre le récit en demandant à des experts du XXe ou du XXIe siècle de nous expliquer ce que ça veut dire. Ce qu'on a fait, ce n'est pas un cours d'histoire, c'est une histoire[2] ».

Ce qui n'empêche pas la présence de conseillers éditorial ayant pour mandat de veiller à la rigueur journalistique du propos. Après tout, ce n'est pas parce qu'on raconte des histoires qu'on dit n'importe quoi. « C'est une série qui est essentiellement journalistique, c'est-à-dire qui obéit aux principes de la politique journalistique de Radio-Canada : de l'exactitude, de l'intégrité et de l'équité. Le principe d'exactitude exigeait que tout soit rigoureusement vérifié. Voilà pourquoi, d'ailleurs, on a beaucoup travaillé avec des historiens, on a travaillé avec des documents qui sont authentiques même si dans la série, il y a des dramatiques. Ces dramatiques comportent beaucoup d'éléments mais chacun des éléments — que ce soit la couleur des vêtements, que ce soit les paroles qui sont prononcées par les comédiens — tout ça a été rigoureusement vérifié[3] ».

Mais qui sont donc les héros qui se cachent derrière ces discours aussi creux que convenus ? Quel est le personnage plus grand que nature qui est ici célébré ? Le concepteur et producteur délégué de la série, Mark Starowicz, connu au Canada anglais pour les émissions documentaires radiophoniques et télévisuelles qu'il a produites pour le compte de la CBC, dirait les gens ordinaires, d'hier et d'aujourd'hui. « La série, c'est l'histoire universelle, [...] l'histoire de la condition humaine. Ce sont des thèmes universels. Une histoire populaire. [...] MON histoire ».

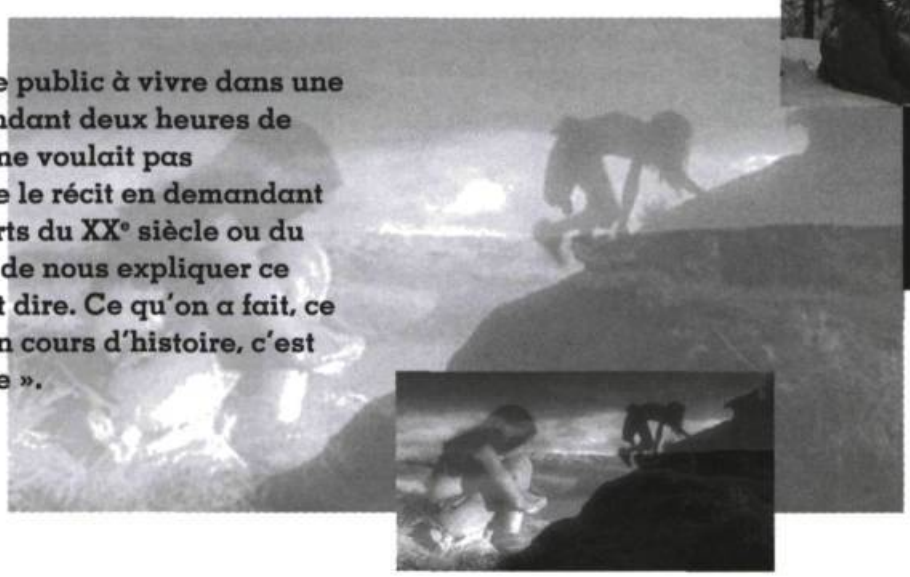
Pour ma part, je serais plutôt tentée de répondre le Canada ; d'hier, bien sûr, mais peut-être encore davantage d'aujourd'hui. Ce Canada qui, « pour une fois [4] » unit ses deux solitudes en une « rencontre capitale [...] une histoire et pas deux[5] ». Ce Canada qui quitte le champ de bataille pour travailler, dans le respect mutuel, à la représentation concertée d'une histoire commune. « Chacun y mettait du sien et personne ne considérait devoir gagner ou perdre une discussion[6] ». Ce Canada enfin qui, faute de se trouver une identité nationale, se construit de toute pièce, surtout de monnaie, une histoire nationale grandiloquente à laquelle il ne manque que la cavalerie. « Bien des Canadiens croient que notre histoire est ennuyante. Les Américains, par contre, ont eu leur révolution, une guerre civile et leur histoire est représentée comme une épopée. [...] Au Canada, on parle des gens paisibles, qui travaillent fort. Bien sûr, il y a eu des cauchemars, la Déportation des Acadiens, la Guerre de la Conquête mais en général, on pense que l'épopée, ça appartient aux autres[7] ».

Heureusement pour nous, pauvres hères historiques perdus sur nos arpents de neige, ce Capitaine Canada[8] nouvelle mouture débarque avec une volonté ferme de « changer la perception qu'ont les Canadiens de leur histoire. [Leur] donner une meilleure idée de nos origines, comprendre comment nous sommes devenus ce que nous sommes et peut-être nos perspectives d'avenir ». Par un étrange paradoxe donc, la motivation qui sous-tend cette complexe et coûteuse entreprise de construction de l'ego national est un complexe d'infériorité identitaire à l'égard de notre puissant voisin. C'est bien connu, les arpents sont toujours plus verts de l'autre côté de la frontière.

À défaut d'un Sitting Bull ou d'un George Washington, on nous présente, dans un esthétisme sans faille, des montagnes Rocheuses auxquelles s'agrippent désespérément une poignée d'Indiens anonymes ou encore des bosquets et des buissons dans lesquels agonisent élégamment des soldats français et britanniques. Et pour tous ceux qui n'auraient pas compris que ce récit lisse et figé comme le Saint-Laurent en hiver est non seulement leur histoire mais est aussi en principe épique, on fait un *making-of* dans lequel les mots épopée et populaire sont martelés à toutes les deux minutes.

En fin de compte, les véritables héros de cette pathétique histoire sont sans contredit ceux et celles qui l'ont rêvée et réalisée. Ils ont au moins le mérite d'avoir cru qu'on pouvait tranformer quatre trente sous canadiens en une piastre américaine sans y perdre au change. Mais, malheureusement pour eux, la fierté ne se produit pas en série, soit-elle de trente heures...

Notes

1. Sauf avis contraire, tous les commentaires cités sont tirés du *making of* de la série « Le Canada : une histoire populaire », diffusé par la Société Radio-Canada le 8 octobre 2000.
2. Hubert Gendron, réalisateur de la télésérie « L'Histoire du Canada, une histoire populaire ».
3. Mario Cardinal, conseiller éditorial de la télésérie « L'Histoire du Canada, une histoire populaire ».
4. Claude Saint-Laurent, directeur de l'information de la Société Radio-Canada et collaborateur principal de la télésérie « L'Histoire du Canada, une histoire populaire ».
5. *Ibidem.*
6. Mario Cardinal.
7. Mark Starowicz, concepteur et producteur délégué de la télésérie « L'Histoire du Canada, une histoire populaire ».
8. Qu'il ne faudrait cependant pas confondre avec Brian Tobin, le premier Capitaine Canada qui, par une autre hasard qui n'en est pas un, est réapparu sur la scène politique au mois d'octobre dernier.

On invite le public à vivre dans une époque pendant deux heures de temps. On ne voulait pas interrompre le récit en demandant à des experts du XXe siècle ou du XXIe siècle de nous expliquer ce que ça veut dire. Ce qu'on a fait, ce n'est pas un cours d'histoire, c'est une histoire ».